

Le tai-chi au bahut

Laure-Gatet est le seul lycée à en avoir fait une option, ce que note un ouvrage

ALAIN BERNARD

a.bernard@sudouest.com

Lisa Blight est du Bugue et elle ira peut-être se perfectionner un an à Shanghai. Marie Nouaille est de Thenon et sa mère pratique le tai-chi. Elles sont amies, fréquentent des classes de terminale de Laure-Gatet à Périgueux et estiment que, depuis la seconde, cet art martial issu de la Chine profonde les a bien aidées à s'épanouir.

Il suffit de les voir au gymnase enchaîner les postures et évoluer entre sabres de bois et éventails multicolores pour comprendre qu'elles essaient de faire coïncider leur existence lycéenne avec cette pratique d'harmonie, de souplesse et de détente.

Leur guide, c'est un prof de gym ayant beaucoup navigué et compté dans une spiritualité périgordine qui a largement frotté ses ailes aux douceurs magiques du bouddhisme des bords de la Vézère.

Ni gourou ni maître à penser, Jean-Jacques Sagot achève à Laure-Gatet (après une première affectation à Jay-de-Beaufort) une carrière bien remplie qu'il résume à ce petit calcul : « En vingt ans, j'ai bien dû enseigner à 2 000 jeunes et les ai dissuadés, je l'espère, par le tai-chi, de saucissonner leur vie et de séparer le physique du mental. »

Dans l'Éducation nationale

Par ailleurs responsable de l'association La Grande Ourse, soucieuse de promouvoir le tai-chi-chuan, Jean-Jacques Sagot est fier d'opérer officiellement au sein d'un établissement public, pour une option comptant pour le baccalauréat.

C'est ce paradoxe (apparent) qui lui vaut de voir cette option en



Dans une cour du lycée Laure-Gatet, près du gymnase, un exercice matinal. PHOTO A. B.

bonne place dans l'ouvrage des éditions Autrement que, sous le titre « Quand l'école innove ! » (208 pages, 20 euros) viennent de publier Julie Chupin et Aurélie Sobocinski, anciennes journalistes du « Monde de l'éducation ».

Jean-Jacques Sagot sourit devant le titre du chapitre consacré à son expérience (« Le zen au gymnase »), suggérant que le tai-chi est plutôt une technique de santé des anciens Chinois, d'ailleurs en voie de disparition. Sourire : « Quand on montre des foules le pratiquant, il faut relativiser puisqu'il y a toujours des tas de Chinois partout ! »

En tout cas, cet homme sans vérité établie qui avec La Grande Ourse parle de tai-chi dans toute la

« Je ne cherche qu'à aider des jeunes à aller vers plus d'harmonie et d'unité de vie »

France, veut d'abord « être au lycée comme dans sa vie de citoyen ». Bien entendu, il pousse au maximum les élèves qui le peuvent vers une pratique intensive – jusqu'à dix heures de tai-chi par semaine – mais il est heureux aussi de les propulser vers d'autres horizons.

Jouant à la fois du lycée et de La Grande Ourse, il a ainsi pu aider l'élève Manu à partir un an en Chine, comme quatre autres anciens potaches grâce à l'associa-

tion. Nicolas, lui, va intégrer l'École nationale de police de Périgueux et aimerait y introduire le tai-chi, facteur de maîtrise de soi.

Qu'il envoie des groupes de 30 personnes découvrir l'Asie ou reçoive ici le sage Chen Guo Fu, il reste persuadé que seule l'« unité de vie » est essentielle. Y compris dans son cher « bahut » : « Il faut que le prof de philo sache que je travaille en parallèle avec lui ! »

S'il ne prétend pas être l'oiseau rare dans une Dordogne aux dix clubs de tai-chi, il note quand même être arbitre international. Avec un regret : le CIO n'a pas profité de Pékin pour faire du tai-chi une discipline olympique.